

## *Cévennes.*

Nous marchions avec précaution au fond d'un vallon, étouffant de soleil. L'accumulation des feuilles mortes formait un tapis mouvant jusqu'à la ceinture.

Je me déplaçais en raclant les semelles de mes chaussures sur le sol, pour éviter les trous et les inégalités du terrain.

Dany me suivait à dix pas, peu rassuré par les bruissements, raclements et fuites précipitées provoqués par notre progression hasardeuse. Nous avions encore en tête un évènement récent de la veille. Nous avions délogé un lézard, immobile dans un buisson, à l'aide d'un manche de marteau pour prendre une photo. Nous l'avions littéralement "pêché" ; trente centimètres de reptile vert, serti sur le manche par une mâchoire ornée d'une pléthore de petites dents pointues. Impossible de le faire lâcher. Photo prise, nous avons dû couper la tête du limbert et l'arracher pour récupérer le marteau !

Enfin, l'ouverture du vallon s'élargit en un petit champ d'oliviers. Dépôt des sacs à dos. Une gorgée d'eau puis la dégustation d'un sandwich au pâté de sanglier, d'après la couleur et l'odeur, acheté le matin même dans une charcuterie locale et artisanale !

Alors nous avons entamé avec lassitude l'étude de la

carte pour essayer de nous situer.

Après des résultats contradictoires sur notre position malgré l'utilisation d'un altimètre, d'une boussole et d'une carte au dix-millième, nous avons décidé de faire une petite sieste. Trop chaud pour continuer.

Le chant d'un coq nous a brutalement sortis de notre torpeur et nous a fait reprendre la carte avec l'espoir de trouver une ferme. Un village semblait proche de notre position. Après tirage au sort, je me suis vu attribuer l'honneur de grimper dans un arbre pour jouer la "sœur Anne" .

Pas facile de trouver un pin aux branches basses. Ayant gravi à peine un mètre cinquante, j'aperçus le haut d'un clocher...à moins de cinq cents mètres ! Nous nous sommes sentis un peu ridicules.

Petit village, au fond d'une petite cuvette, appuyé à une petite colline, côté sud, Molière semblait abandonné. Pas en ruine mais vide. La chaleur étouffante reléguait peut-être les habitants derrière les murs épais, au frais. Nous avancions dans la rue principale, côte à côte, dans un silence total (il ne manquait plus que le bruit des éperons et le buisson d'alfa traversant devant nous !).

Notre démarche s'alourdissait. La sueur en s'évaporant nous procurait une fraîcheur moite, qui nous provoqua des vertiges.

Une boulangerie (fermée jusqu'à seize heures). Une boucherie-charcuterie (fermée aussi). Une plaque, licence

IV, au-dessus d'une petite porte : ni enseigne, ni publicité.

Dany tenta le coup, frappa à la porte et entra. Je le suivis. Nous descendîmes les deux marches qui nous conduisirent dans une petite salle voûtée, très sombre et fraîche comme une cave.

Trois tables, couvertes d'une nappe à carreaux occupaient trois coins de la pièce, un petit bar avec un comptoir en angle meublait le quatrième.

Une seule table était occupée par trois personnes, surprises par notre intrusion. Nous nous saluâmes. L'homme le plus jeune se leva, nous indiqua une table de la main et attendit notre commande. Les deux autres clients recommencèrent à parler en nous désignant d'un léger signe de tête. Patois cévenol totalement incompréhensible ! Nous voyant les observer, ils se sont mis à parler en français, émaillant leurs phrases de mots en patois.

J'ai trouvé cette attitude rare, sympathique. En attendant nos boissons, nous avons sorti notre carte pour une dernière consultation et pour déterminer notre trajet de retour à l'hôtel, au Vigan, notre voiture étant à Esparon.

Après l'intense luminosité de l'extérieur, nous nous habituions à la pénombre et commençons à voir les détails de la pièce.

Peu de décorations, une hure de sanglier, un petit écu-reuil roux empaillé et le classique râteau avec la faux en croix, accompagnée de la pierre à aiguiser dans son étui en

bois.

Quelques photos en noir et blanc datant de la première guerre, d'après les uniformes. L'une d'elle montrait un mariage où tous les personnages avaient l'air de participer à un enterrement. Têtes lugubres, y compris les mariés, qui paraissaient avoir déjà cinquante ans !

Sur une poutre, une peau de serpent s'étalait sur plus de trois mètres, souvenir probable d'un séjour aux colonies.

Le plus vieux des deux hommes se tourna vers nous et nous expliqua que cette mue avait plus de cent ans mais qu'aujourd'hui il était rare d'en trouver de plus d'un mètre soixante dix.

La même question jaillit de nos deux bouches.

– Une mue de quoi ?

– C'est la peau d'une couleuvre de Montpellier, nous précisa le vieil homme. Il y en a souvent en fond de vallon, sous les branchages et les feuilles mortes, elles se nourrissent de souris, de mulots et à l'occasion de lapins, mais elles ne sont pas dangereuses, leurs crochets venimeux se trouvant dans l'arrière-gorge, juste pour immobiliser les proies avant de les ingurgiter.

Nous avons blêmi tous les deux.

Pendant que Dany vérifiait la mue, centimètre par centimètre, espérant trouver un collage ou repérer une couture, je me replongeais dans l'étude d'un trajet, évitant les val-

lons et les buissons touffus pour rejoindre rapidement la voiture.

Notre périple, commencé trois jours plus tôt, avec toute la promo de futurs géologues, les tirages au sort pour constituer les binômes et attribuer les secteurs d'études, ces deux jours de terrain peu fructueux et cette dernière journée totalement stérile, géologiquement parlant, se terminait dans un bar perdu, devant une mue de couleuvre de trois mètres, le tout accompagné de vertiges et de nausées...

Grosse fatigue !

Nous voyant discuter devant une carte sans arriver à nous entendre, le vieil homme qui nous avait déjà parlé s'approcha de nous en s'excusant et nous demanda s'il pouvait nous aider.

Sans nous consulter, dans un bel ensemble, nous avons accepté sa proposition. D'après lui, le trajet devrait durer un peu plus d'une heure si on évitait le circuit direct et si on passait par la grotte qui se trouvait au sommet de la colline : c'était le chemin le plus dégagé. La seule recommandation impérative était de ne pas pénétrer dans *le trou du Diable*, nom qu'il donnait à l'abri sous roche.

Après deux heures de marche, nous étions à peine à mi-parcours, traversant des épineux, escaladant des restanques, dévalant des éboulis. De temps en temps, nous reconnaissons le chemin, forts des explications données, puis nous le perdions à nouveau !

Nos arrêts se faisaient de plus en plus fréquents et de plus en plus longs ; la fièvre et les vertiges ne nous quittaient plus. Après trois heures et demie de marche depuis le départ du village, nous sommes arrivés devant la grotte, exténués. Le soleil se découpait sur un paysage que l'ombre envahissait lentement, enveloppé d'une brume irréelle. Tout nous était indifférent.

Dany m'annonça qu'il resterait pendant la nuit, qu'il n'irait pas plus loin, complètement amorphe. Il avait des nausées et probablement de la fièvre ; il frissonnait. Un bivouac improvisé fut installé au fond de la grotte. Il nous restait des biscuits, des fruits secs et deux litres d'eau ; ce serait suffisant jusqu'au lendemain.

À la demande de Dany, je fis un feu au fond de l'abri. Nous somnolions, grelottants, épuisés. Je pense qu'ensuite nous nous sommes endormis rapidement.

Dans un demi-sommeil, je vis des formes bouger derrière nous, à l'entrée d'une galerie. J'essayais d'analyser ces ombres, mais les lueurs dansantes des flammes m'éblouissaient. Des formes s'avançaient vers nous, de l'autre côté, par l'entrée de la grotte : nous étions encerclés ! Des corps surmontés d'une tête brillante avec des yeux globuleux scintillants : "Ne pas pénétrer dans la grotte..." Il nous l'avait bien précisé.

Puis tout disparut !

Je me sentis confusément flotter au dessus du sol. Mon corps semblait tanguer, s'envoler. On me saisit les bras, je

me débattis, je tentai de combattre. Mes membres pesaient des tonnes. J'abandonnai. Je perdis connaissance.

Je croyais dormir allongé sur le dos, les yeux fermés. Des bruits me parvenaient : cliquetis, raclements, peut-être aussi des chuchotements étouffés. J'essayais d'ouvrir les yeux. Ils ne m'obéissaient plus. J'essayais encore. Mon œil droit s'entrouvrit, puis le gauche. Le ciel était totalement blanc, éblouissant. Je me sentais bien, comme enveloppé dans du coton. Je refermai les yeux.

« Réveille-toi ! Réveille-toi ! »

On me secoue. Je VEUX dormir. On me secoue encore. Je finis par ouvrir les yeux. Dany se trouve devant moi, en chemise de nuit (quelle idée !). Je réalise lentement être dans un lit, entouré d'une demi-douzaine de personnes. J'ai la langue pâteuse et un souvenir de migraine. Dany me parle et je ne comprends pas tout ce qu'il me dit.

Il me répète son histoire : invraisemblable !

– Si nous sommes ici, c'est à cause d'une intoxication alimentaire. Si nous sommes ici, c'est grâce à des pompiers. Si nous sommes ici, c'est parce qu'en allumant le feu, nous avons alerté le vieux qui nous avait indiqué le chemin. Il s'est inquiété. Il est monté jusqu'à la grotte et nous a trouvés sans connaissance, allongés sur le sol. Il a prévenu les secours, et tu connais la suite.

J'ai enfin l'explication de mon délire, des points rouges scintillants et des casques brillants, puis de ma lévitation

et du combat contre les *monstres*... mais, les ombres à l'entrée de la galerie....

Platon, à l'aide !



# *Cauchemar.*

Le jardin ressemble à un chantier... est un chantier, et l'a toujours été.

C'est voulu.

La symétrie, l'ordonnancement rigide ne m'agrément pas. J'aime ce désordre, cette impression de vie : ce pin à la forme étrange, étêté par le vent, élagué par une neige exceptionnelle, ces oliviers s'étirant vers le cyprès, en concurrence, cette haie, décapitée, servant de tuteur à des machines absurdes, hélices diverses, orgues éoliens à base de disques d'ordinateurs.

Le tout baigné par les volutes de fumée crachées par la cheminée, rabattues par le mistral.

Les balançoires, anneaux et trapèze s'agitent en tout sens, pendus à une poutre entre le pin et le mûrier.

Les mésanges se poursuivent et alternent leurs arrêts sur la mangeoire en une noria joyeuse. Le chat se roule à mes pieds, se frottant à mes chaussures.

Cette incursion dans le jardin m'a fait du bien.

A l'intérieur m'attend la solitude.

Il pleut.

Je rentre.

L'obscurité m'envahit.

J'allume toutes les lampes, la radio aussi : MERMET (non !) Je passe sur France Musique : TE DEUM ! Ce n'est pas mon jour.

La pluie déclenche la sonnette du portillon. Elle insiste. Je sors.

C'est la police ! Ma gorge se serre, mon estomac cherche l'indépendance.

En m'approchant de la porte, je constate avec un léger soulagement qu'il ne s'agit pas de la police, mais des pompiers. Je ne me souviens pas d'avoir fait le 18.

Je ne sais plus.

Ils me tendent un papier et m'annoncent que je n'ai toujours pas retiré le prix gagné à leur tombola annuelle : une Clio !

Je n'ai jamais pris de billet de tombola et mon nom est bien inscrit sur le ticket présenté.

Je bafouille quelques phrases se terminant par un vague "Merci !" et je me vois rentrer dans le jardin avec une carte grise dans une main et une clef de voiture dans l'autre.

Une tourterelle me regarde et se moque.

Il ne pleut plus et les mésanges commencent à accepter leur nouveau nichoir : vont-elles y faire leur nid, comme l'année dernière ?